

LE MUR DU FRISSON

VOUS ÉTIEZ PRÊT.E À REJETER LA RESPONSABILITÉ
DE VOS NÉVROSES SUR LE COCON FAMILIAL ?
LA VILLE ET SON ARCHITECTURE AUSSI
ONT DE QUOI VOUS RENDRE HYPER-FLIPPÉ.E.S.

PAR DÉBORAH MALET

A force de temps libre, confinement et télétravail accumulés (on plaisante), vous vivez depuis des mois sous perf' d'archiporn, vous envoyant de hautes doses de *Selling Sunset* et de *L'Agence*, ces deux télé-réalités sur le monde merveilleux de l'immobilier de luxe (6 chambres et 7 salles de bains, la base). Un réflexe pavlovien, en répercussion à la chape de plomb qui s'est abattue sur nous avec le Covid (et le confinement et les menaces perpétuelles de fermetures pour les restos et bars, et l'attaque à l'arme blanche devant les anciens locaux de Charlie...). Ces événements anxiogènes ont fait ressortir comme une boule au ventre d'autres problématiques liées à la ville et à l'habitat : quelles solutions face aux bouleversements climatiques, au manque d'inclusivité dans l'espace public, à la représentation de personnalités historiques controversées dans le paysage urbain, à la capacité des villes à accueillir les migrations politiques et climatiques, etc. ? D'autant que l'ambiance n'est pas propice à l'architecture insouciance. « Ce qui se passe actuellement ne fait qu'accentuer notre méfiance envers ce et ceux.celles qui nous entourent, souligne Bitá Azimi, architecte de l'agence CAB. Le risque, c'est que l'architecture et l'aménagement urbain raréfient les interactions entre les gens et que l'on tombe dans l'isolationnisme et le repli sur soi. » Et ce n'est pas en se plongeant dans les théories qui tendent vers la psychose de Rem Koolhaas qu'on va retrouver un semblant d'optimisme.

Interviewé en plein pic de Covid par le *Time*, il mettait un point d'honneur à critiquer les « junk spaces », ces points de densité urbaine, pour mieux défendre l'exode urbain (cf. son expo et bouquin *Countryside, The Future*). Il y a seize ans déjà, ce lanceur d'alerte mettait en garde contre les dérives architecturales et urbaines en signant un ouvrage snowdenien, baptisé *Content*. En couverture, Saddam Hussein grimé en Rambo, Kim Jong-il en Terminator et George Bush Jr coiffé d'un cornet de frites en guise de bonnet d'âne, avec pour sous-titre *Architecture pervertie, gratte-ciel Big Brother, technologie paranoïde...* Jamais à une désillusion près, c'est lui aussi qui avait déclaré sur un ton prophétique : « Tandis que tout le monde autour de nous prétend étourdimement que rien ne va mal, nous construisons nos arches pour que l'humanité puisse survivre au déluge qui approche »... Pas faux. « Car la fonction première de l'architecture, c'est de nous protéger, rappelle l'architecte et philosophe Richard Scoffier. L'humain.e a toujours créé des refuges, des grottes, des huttes pour échapper au danger. Surtout actuellement, où l'on voit moins de projets utopistes... » Et Bitá Azimi d'ajouter, que « si l'on se construit des abris, c'est parce que nous sommes poussé.e.s par la peur de mourir, ce qui peut virer à la paranoïa... ». (Cinq points en moins au moral en seulement une minute de lecture.) Claustrophobes, technophobes, scopophobes, hypocondriaques, l'architecture va mettre (si ce n'est déjà le cas) vos nerfs à rude épreuve.



HYGIÉNISME ET CHIOTTES TRANSPARENTES

En 2012, l'architecte Adrien Fouéré, alors étudiant à l'Ensa de Nantes, présentait son mémoire intitulé *Zombies et Architecture*. Huit ans plus tard, il réalise la coïncidence malheureuse entre la pandémie Z et le Covid : « Ces deux situations déclenchent les mêmes réflexes de survie (isolation/protection/abri) et ont pour foyer de contagion et de propagation la ville et ses habitant.e.s. » En pleine phobie des gouttelettes, architectes et ingénieur.e.s sont donc tenté.e.s de tirer sur les bonnes vieilles ficelles hygiénistes tissées par les modernistes du XX^e siècle. Safe qui peut ! Rejetant tout ornementalisme (des attrape-poussières et nids à microbes), ielles s'inspiraient du minimalisme des sanatoriums (en vogue avec la vague de tuberculose de l'époque) afin de dessiner l'habitat idéal pour un confinement serein : surfaces plates, couleurs neutres, grandes ouvertures pour faire circuler l'air et la lumière, fondations surélevées pour éviter le contact direct avec le sol... Cas d'école pour illustrer cette pureté des formes : le sanatorium à Paimo en Finlande d'Alvar Aalto, la Villa Savoye de Le Corbusier à Poissy dans les Yvelines, la Villa Cavrois de Mallet-Stevens à Croix près de Lille, sans oublier l'école de Suresnes construite en 1935 par Eugène Beaudouin et Marcel Lods. Tout en baies vitrées s'ouvrant en accordéon ou disparaissant dans le sol, qui permettaient d'ouvrir les salles sur l'extérieur et d'exposer les élèves au soleil. Sauf que vanter aujourd'hui la politique de la transparence en architecture, c'est cacher sous le tapis notre droit à l'intimité et nos libertés individuelles. En tout cas, chez nous en France, puisque chez nos voisin.e.s nordiques et scandinaves souvent cité.e.s en exemple, on n'a aucun mal à laisser mater chez soi : « Aux Pays-Bas par exemple, où les habitations sont déjà dotées de grandes fenêtres, les gens ne mettent pas de rideaux car cela sous-entendrait qu'ils ont des choses à cacher », souligne Adrien Fouéré. N'en déplaise aux voyeur.euse.s, sous couvert d'hygiénisme, on sera donc amené.e.s à épier les faits et gestes de chacun.e. Au Japon, dans les parcs de Fukamachi et Haru-no-Ogawa, l'architecte star Shigeru Ban a imaginé des toilettes publiques tout en verre : « Grâce aux dernières technologies, le verre extérieur devient opaque lorsqu'il est verrouillé. Cela permet aux utilisateur.rice.s de vérifier, depuis

l'extérieur, la propreté et si une personne utilise les toilettes. » Faudrait juste pas que ça tombe HS alors que quelqu'un est sur le trône... Voilà donc que reviennent à la charge les pro-domotique et adeptes du tout-technologique. Dans un article posté mi-mai sur le site d'*Architectural Digest*, designers et architectes américain.e.s avouaient intégrer de plus en plus la domotique dans leurs projets, préférant utiliser le terme plus édulcoré

« touch-less technology » plutôt que de « RFID » pour radio-identification – moins badant pour parler de l'intrusion toujours plus envahissante de la tech dans notre quotidien.

BIENVENUE DANS LE PANOPTICON

Il y a trois ans, Tom Hanks faisait part sur Twitter d'une découverte terrifiante. Un gratte-ciel construit entre 1969 et 1974 et planté au 33 Thomas Street à New York. Un bloc de 29 étages et aucune fenêtre, seul skyscraper de NY capable de résister à une explosion nucléaire. Officiellement, le n°33 appartient au géant américain des télécoms AT&T. Mais selon un article de *The Intercept*, site d'infos financé par le fondateur d'eBay et qui marche sur les plates-bandes de Wikileaks, ce lieu serait un centre d'écoute de la NSA. Bingo, on invoque Big Brother, mais connaissez-vous son ancêtre le Panopticon ? Ce système de contrôle et de surveillance de la population, élaboré par le philosophe anglais Jeremy Bentham (1791), a été repris par son contemporain Michel Foucault dans *Surveiller et Punir* (1975) mais aussi par l'auteur de science-fiction Alain Damasio dans *Les Furtifs* (2019), jamais le dernier pour nous rappeler que « nous vivons dans un panoptique géant ». Le but de ce dispositif ? Voir sans être vu.e. Composé de coursives et de tours d'observation et appliqué principalement à la prison (la maison d'arrêt de Niort en est un bel exemple), le panoptique a envahi à plus grande échelle les espaces public et privé grâce à la technologie, essaimant dans la ville sous la forme d'installations dissuasives et de dispositifs de surveillance collective, de caméras dans la rue et d'éléments de mobilier urbain anti-terrorisme ou anti-SDF. « L'espace public devient un lieu de passage, où l'on peut circuler mais pas stationner, que l'on doit pouvoir balayer d'un coup d'œil, raison pour laquelle on trouve de moins en moins d'éléments ornementaux au sol (pas de buissons, pas de bancs, etc.). On parle alors d'"espace minéral" », ajoute Bitaz Azimi. Le panoptique n'est rien d'autre qu'une architecture de maintien de l'ordre qui se manifeste aussi à travers des dispositifs sécuritaires plus archaïques et ancestraux comme les grilles, les barbelés, les murs.

DROIT DANS LE MUR

À la dernière Biennale de Venise, deux œuvres politiques ont largement attiré l'attention : le mur criblé de balles provenant de Ciudad Juarez (où des milliers



HOME NOT SWEET HOME

Trois œuvres qui vous feront réfléchir à deux fois avant de signer le compromis de vente de votre future maison...

1 JU-ON ORIGINS

UNE PETITE MAISON TOKYOÏTE dont « les murs sont chargés d'histoires » : violences conjugales, enlèvement-séquestration, viols, meurtres, femmes enceintes éventrées, le même schéma se répète d'année en année sans jamais inquiéter les futur.e.s acquéreurs... On a vu Stéphane Plaza galérer pour plus que ça à la revente d'un bien (sur Netflix).

2 PROPRIÉTÉ PRIVÉE

UN LOGEMENT FLAMBANT NEUF dans un écoquartier en proche banlieue, voilà le point de chute d'un couple de bobos parisiens, happé par l'exode urbain. État des lieux : un voisinage relou plus enclin à l'adultère et au harcèlement qu'au bien-être animal – le livre débute sur le meurtre d'un gros matou (de Julia Deck aux éd. De Minuit).

3 VIVARIUM

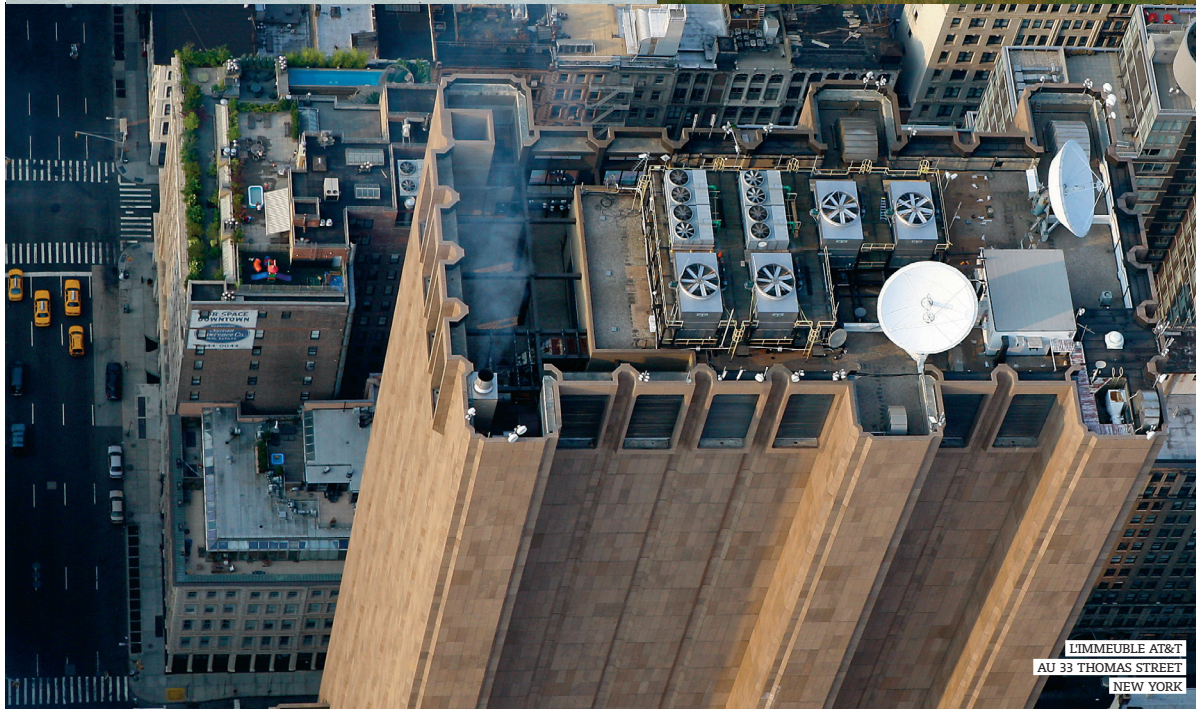
UNE MAISON DANS UN LOTISSEMENT tout nouveau tout beau. Sauf qu'un jeune couple, emprisonné dans cet enfer en crépis beige, hérite d'un bébé livré plus vite qu'un envoi Vinted. Ils doivent l'élever s'ils veulent être libérés. Pas fun le contrat social (de Lorcan Finnegan avec Imogen Poots et Jesse Eisenberg, sorti en 2019).



TOILETTES PUBLIQUES
AU JAPON



BUNKERS VIVOS,
DAKOTA DU SUD



L'IMMEUBLE AT&T
AU 33 THOMAS STREET
NEW YORK

de femmes ont été tuées, ndlr) de l'artiste mexicaine Teresa Margolles, et le portail qui s'ouvrait et se fermait bruyamment de l'artiste indienne Shilpa Gupta pour dénoncer les dispositifs des résidences ultra-sécurisées des riches. Pour l'architecte et philosophe Richard Scoffier, « notre monde actuel, où règne la méfiance, est obsédé par les murs, qui s'inscrivent dans une architecture de l'autoprotection et de l'autodéfense. Ce que développe le philosophe allemand Peter Sloterdijk dans sa trilogie *Sphères*. Avec toujours ce rapport du dehors = danger ». Directement héritée de l'architecture de guerre (on vous conseille l'épisode de *Secrets d'Histoire* consacré à Vauban, commissaire général des fortifications sous le règne de Louis XIV), la forteresse sous sa forme moderne dresse autant de murs visibles qu'invisibles. Les gated cities and communities, ou villes et communautés fermées, sont des enclaves de riches protégées des bidonvilles et favelas adjacents, et la preuve que la ségrégation spatiale est bien souvent une ségrégation sociale. Ce qui est frappant lorsqu'on voit certaines photos de villes brésiliennes ou américaines. « C'est peut-être moins flagrant

et marqué chez nous, mais les rues et cours privatisées, les voies à sens unique, tous ces dispositifs participent aussi à sécuriser des quartiers spécifiques », remarque Adrien Fouéré. Comme dans tout domaine, le principe de précaution appliqué en architecture étaye également une vision paranoïaque. Très prisé durant la guerre froide, le bunker connaît un regain d'intérêt aux États-Unis. D'ailleurs, Trump n'a pas hésité à faire un tour dans celui de la Maison-Blanche en juin dernier, alors que les manifestations, suite à la mort de George Floyd, embrasaient Washington.

SIX PIEDS SOUS TERRE

Entre trois et douze mois, c'est le temps de construction d'un bunker antiatomique chez la société américaine Vivos. « Les gens sentent que l'enfer approche, entre la Corée du Nord et le Moyen-Orient, et une possible troisième guerre mondiale avec la Russie et la Chine, se targue par mail Dante Vicino, directeur exécutif. Nombreux.euses sont ceux.celles qui entrevoient l'arrivée d'une nouvelle pandémie, d'une crise économique, ainsi que les risques et changements sur Terre occasionnés

par des forces cosmiques (!). » Il affirme aussi que tous ses bunkers sont équipés d'épurateurs d'air pour éliminer pathogènes et particules radioactives et peuvent assurer minimum un an d'autonomie (PQ, aliments, tout ça tout ça). Il propose aussi une sorte de formule de coliving sous terre avec ses « abris communautaires ». L'un est quelque part dans le Dakota du Sud (575 bunkers pouvant héberger 10 000 personnes), tandis que l'autre est dans le centre montagneux de l'Allemagne. Un peu trop parano ? Cela nous fait penser en tout cas à la menace fantôme de l'armée russe sur l'Albanie qui, après s'être désolidarisée du bloc soviétique, a construit, entre 1950 et 1985, quelque 750 000 bunkers pour se parer à une éventuelle attaque russe. Sauf que, par chance, cette attaque n'aura jamais lieu... « Le problème, à force de trop anticiper et de surprotéger, c'est qu'on se retrouve avec des aménagements bétonnés qui ne servent finalement à rien et qui parasitent le paysage, souligne Adrien Fouéré. Et puis il ne faut pas oublier que le but de l'abri, c'est quand même d'en sortir un jour... » Archi d'accord. ■